

Vers une moralisation de la nature ?

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

L'antispécisme s'oppose à la traditionnelle vision hiérarchique des espèces héritée des religions. Son père fondateur, Peter Singer, partit du constat qu'aucun humain ne devait être exclu de la communauté morale, ce qui nécessitait d'identifier une caractéristique qui soit présente chez tous sans exception. La capacité à souffrir, la sensibilité, étant également partagée entre tous les humains, elle constitua pour Singer le seul critère sélectif possible. Les preuves scientifiques d'une sensibilité chez l'animal l'amènent à conclure ceci : "Il ne peut y avoir aucune raison – hormis le désir égoïste de préserver les privilèges du groupe exploitateur – de refuser d'étendre le principe fondamental d'égalité de considération des intérêts aux membres des autres espèces" (*La Libération animale*, 1975).

Déni

L'attention médiatique portée aux problématiques environnementales, liées en partie à la surconsommation de viande, conduit certains théoriciens de l'antispécisme à présenter celui-ci comme une solution rationnelle aux crises climatiques et écologiques. Dans une tribune parue sur le site du journal *Le Monde*, Yves Bonnardel, Thomas Lepeltier et Pierre Sigler accusent les scientifiques d'être mal informés sur l'antispécisme, de craindre le dialogue et d'être "pris de panique" car "pressantant que l'antispécisme conteste leurs privilèges d'humains"... En fait, le déni par l'antispécisme de nombreux concepts bien établis en sciences du vivant ainsi que son positionnement moral suffisent à expliquer ce manque de dialogue.

De nombreux antispécistes, dont Lepeltier, introduisent au sein du vivant une frontière basée sur la sensibilité : "À partir de nos connaissances actuelles, on peut raisonnablement déterminer quels sont les animaux sensibles, c'est-à-dire les animaux qui doivent être inclus dans la sphère de

considération morale." "On peut ainsi raisonnablement penser que les bactéries, les plantes, les champignons, les éponges, les moules, les huîtres et de nombreux autres organismes n'ont pas cette capacité."

Cette division entre une élite sensible, digne d'intérêt moral, et une vaste plèbe d'organismes "insensibles", foule du pied le concept le plus fondamental de l'écologie : l'unité fonctionnelle du vivant incarnée par les écosystèmes. L'existence de tout organisme vivant est nécessairement dépendante de très nombreuses autres espèces. Comment ne pas accorder une égale considération entre les oiseaux, les arbres qui les abritent et les insectes dont ils dépendent pour se nourrir ?

Soulignons ensuite que les fameuses "connaissances actuel-

les" sur lesquelles prétend s'appuyer Lepeltier sont loin de faire consensus. Au contraire, les biologistes partagent la conviction que toute forme de vie est sensible. Celle-ci est indispensable à une adaptation à l'environnement et à la survie. On a par exemple identifié grâce à des larves de mouche les gènes impliqués dans la transmission de la douleur et montré comment ils protègent ces larves du parasitisme des guêpes. Ces réactions ne sont pas de simples réflexes. L'existence d'états émotionnels de longue durée de type anxieux ou dépressif, pouvant affecter de manière mesurable les comportements, ont été mis en évidence chez la mouche. Par exemple, il a été montré que les



**Eric Muraille,
Alban de Kerchove d'Exaerde,
et Jean-Philippe Vielle Calzada**

Respectivement chercheurs en biologie et en sciences agronomiques (ULB et Laboratoire de la biodiversité de Mexico)

■ L'antispécisme, en divisant la nature entre une élite sensible, digne d'intérêt moral, et une vaste plèbe d'organismes "insensibles", foule du pied le concept le plus fondamental de l'écologie : l'unité fonctionnelle du vivant incarnée par les écosystèmes.

mâles qui ne réussissent pas à avoir de partenaires sexuelles augmentent leur consommation d'alcool. Quant aux plantes, il existe une abondante littérature démontrant leur exceptionnelle sensibilité à l'environnement, leur capacité à s'adapter à ses fluctuations et même à les anticiper. Elles peuvent alerter les autres plantes de la présence d'un prédateur et susciter une réaction collective de défense, ou modifier leur comportement reproductif en fonction de la présence des membres de leur famille.

Négation des connaissances

On peut donc parler de sensibilité et même de comportements sociaux et d'intelligence adaptative chez les plantes. L'affirmation de Lepeltier que "de nombreux autres organismes n'ont pas cette capacité" fait donc l'impasse sur un vaste ensemble de connaissances. Face à ces arguments factuels, les théoriciens de l'antispécisme se retranchent généralement derrière des termes empreints de subjectivité. Par "sensibilité", ils feraient référence à la "sentience" : la capacité d'éprouver des choses subjectivement sur base des expériences vécues. Un terme utilisé en philosophie morale, mais quasi absent des études scientifiques. Car comment mesurer ce qui se définit par la subjectivité ? En défendant l'existence d'organismes vivants ne disposant pas de "sentience", réduits à une somme de comportements réflexes, Lepeltier renoue avec le concept d'animal-machine, présentant les animaux comme des assemblages de pièces et rouages, dénués de conscience.

Cette conception, née chez René Descartes au XVII^e siècle et prenant racine dans une vision anthropomorphe de la na-

ture, est évidemment scientifiquement indéfendable aujourd'hui. L'antispécisme, en tant que philosophie morale, juge également la valeur des comportements individuels. La conférence de Lepeltier, "Faut-il sauver la gazelle du lion ?", est édifiante. La nature, trop cruelle, ne devrait pas être idéalisée. Il faudrait y combattre la souffrance, en y supprimant ni plus ni moins que la prédation. Lepeltier propose de produire une nourriture végétale pour les prédateurs, de contrôler leur circulation et leur naissance et de les reprogrammer génétiquement... Ces propositions hal-

lucinantes ne prennent absolument pas en compte le rôle bien établi des prédateurs dans la dynamique des écosystèmes naturels. Toute solution à la crise climatique et écologique devrait reposer sur des arguments

rationnels et scientifiquement établis, propres à convaincre le plus grand nombre.

Véganiser la nature

Le projet défendu par certains antispécistes ne repose sur aucune vision écologique de la nature. Il ne vise pas à la préserver mais bien à la moraliser, ou plus exactement, à la véganiser. Les arguments moraux, si l'on s'inspire des leçons de l'histoire, sont inévitablement source de division, voire de conflit. Nous défendons donc l'idée qu'il serait plus profitable de mobiliser nos énergies à convaincre la communauté internationale d'imposer le respect de l'intégrité des écosystèmes naturels et la diminution drastique de la consommation de viande en raison de leurs importances respectives scientifiquement bien établies pour notre survie et notre santé à tous. Et non pour des raisons morales.

**Le projet
défendu
par certains
antispécistes
ne repose sur
aucune vision
écologique
de la nature.**

CHRONIQUE

L'avenir marche pour nous

■ En manifestant pour le climat, les jeunes défendent l'avenir de l'humanité tout entière. Respectons-les.



Myriam Tonus
Chroniqueuse

Plume buissonnière

On les disait indifférents. On les disait amortis avant l'âge, accros à leur smartphone et à leur console. On les disait sans curiosité, sans culture, étrangers au sens critique. Tombés dès leur plus jeune âge dans la marmite de la consommation, ils paraissaient être le blé vert levant dans le champ sans cesse grandissant d'une économie devenue toute-puissante. Indifférents à la chose politique autant que religieuse, ils incarnaient, aux yeux de beaucoup, la défaite d'une civilisation européenne fantasmée. Ils et elles, ce sont ces jeunes qui ont pris l'initiative de sortir de l'école une fois par semaine, non pour s'éclater dans un skatepark ou au bistrot, mais pour crier leur désir de vivre leur vie adulte sur une planète sauvée du pire. Ce sont aussi celles et ceux qui se mêlent à leurs parents et grands-parents lorsque ceux-ci décident, eux aussi, de descendre dans la rue.

Les appréciations n'ont évidemment pas manqué : acteurs de désobéissance civile, ont admiré les uns, utopistes ignorants, ont ricané les autres. Tout de suite les grands mots, de part et d'autre... De toutes parts, signes sans doute d'une forme d'étonnement face à la survenue inattendue d'une génération que l'on croyait aphasique, désengagée, repliée sur elle-même. Reproches et moqueries sont aisés : par définition, la jeunesse, peu ou mal aguerrie, pas encore étrillée par la rude et difficile réalité du vivre ensemble, a une vision simple (mais pas forcément simpliste) du réel. Quand les grands-parents de ces ados, en 68, écrivaient sur les murs "Sous les pavés, la plage !" ou "Il est interdit d'interdire", ils affirmaient le maximum, obscurément conscients qu'il est des situations où, si l'on veut faire un vrai pas, mieux vaut avoir le désir de faire le tour du monde !

C'est bien ce que font aujourd'hui ces jeunes – certes pas tous, mais cela aussi, c'est une constante en temps de crise, tout comme chez les adultes d'ailleurs. Reste qu'il est pathétiquement navrant de se boucher les oreilles lorsqu'une partie de la jeunesse fait entendre sa voix, tout comme de ne voir en elle qu'une opportunité inespérée de se refaire une virginité électorale !

Car contrairement aux idées reçues, beaucoup de ces "jeunes pour le climat" retrouvent le sens du collectif et du bien commun ; ils sont engagés dans les mouvements de jeunesse, dans les associations d'aide aux migrants, dans des projets multiculturels. Leur avenir, ils ne le dessinent pas forcément en forme de Monopoly. Ils ont même... des idéaux, ce souffle que d'aucuns pensaient définitivement épuisé et inutile. À leur manière dramatique, les jeunes partis rejoindre des combats qu'ils pensaient humanitaires et qui y ont laissé leurs illusions et/ou leur vie, poursuivaient eux aussi un idéal, certes dévoyé mais – le redira-t-on jamais assez – la jeunesse est démunie devant le fonctionnement retors de bien des adultes. Parce que ses aînés ont confondu idéal avec croissance illimitée, progrès humain avec développement technologique, être et avoir, la machine s'est emballée : toujours plus, toujours plus vite. Et nous voici comme l'apprenti sorcier, dépassés, inquiets, tentant de colmater les brèches multiples d'une digue qui risque bien de céder un jour ou l'autre. Pendant ce temps, d'autres continuent de se voiler la face...

On connaît la figure des trois singes qui se cachent les yeux, la bouche et les oreilles. En Orient, ils sont le symbole de la sagesse qui ne veut voir, dire, ni entendre le Mal. Mais lorsque sur Facebook on les affuble d'un quatrième larron rivé, lui, à son téléphone portable, ils se transforment dramatiquement en un certain miroir de l'époque – et contrairement à ce que beaucoup pensent, cette époque, les jeunes la mettent en cause. À leur façon, qui n'est plus d'écrire des manifestes ou de créer des cercles de réflexion politique. En débranchant la prise des appareils distributeurs de sodas dans leur école avec, sur une feuille : "Prenez votre gourde !" (tiens, les adultes ont-ils remarqué que cet objet revient en force ?). En promouvant des "camps zéro déchet". En s'achetant une trottinette électrique pour se déplacer. Et puis, oui, en défilant dans les rues – parce que même s'ils ne sont pas forcément des cracks en histoire, ils savent intuitivement qu'on gagne parfois de beaux combats avec ses pieds.

N'oublions jamais que ce qu'ils défendent, ce n'est pas seulement leur avenir personnel. C'est l'avenir de l'humanité tout entière.